



## Archives de sciences sociales des religions

122 | avril - juin 2003  
Varia

---

### Thomas H.C. Lee, *Education in Traditional China. An History*

Leyde (Pays-Bas), Brill, 2000, XIV + 762 p. (bibliogr., index, liste des caract. chinois) (coll. « HdO. Handbook of Oriental Studies/Handbuch der Orientalistik », section 4, China, 13)

Françoise Aubin

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/1260>  
ISSN : 1777-5825

#### Éditeur

Éditions de l'EHESS

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2003  
Pagination : 59-157  
ISBN : 2-222-96732-5  
ISSN : 0335-5985

#### Référence électronique

Françoise Aubin, « Thomas H.C. Lee, *Education in Traditional China. An History* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.32, mis en ligne le 18 novembre 2005, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/1260>

---

entière. Si l'on manque d'éléments de comparaison avec d'autres courants religieux du paysage américain, les AA. ont évoqué à maintes reprises des faits symétriques dans le monde protestant. C'est une évolution globale de la légitimité de la foi et du culte qui semble ici à l'œuvre dans des sociétés démocratiques où le religieux suscite sans doute d'analogues engouements et de comparables défiances.

Chantal Bordes-Benayoun.

122.32

LEE (Thomas H.C.).

**Education in Traditional China. An History.** Leyde (Pays-Bas), Brill, 2000, xiv + 762 p. (bibliogr., index, liste des caract. chinois) coll. « HdO. Handbook of Oriental Studies/ Handbuch der Orientalistik », section 4, China, 13).

Ayant, depuis vingt-cinq à trente ans, centré sa carrière orientaliste sur l'étude de l'éducation dans la Chine classique et sur le sentiment que, contrairement à l'idée longtemps admise, le confucianisme n'a pas été cause d'un retard sur le chemin de la modernisation, l'auteur (qui publie aussi en chinois sous le nom de Li Hongqi) se livre ici à l'exercice périlleux de rédiger seul un manuel de référence, là où on attendrait toute une équipe conviée autour d'un maître d'œuvre, et la somme qu'il réalise est impressionnante. Les théories sous-jacentes sont, d'une part, la complexité du système d'éducation, qu'il est impossible de réduire au seul confucianisme, un « caméléon » (p. 40), alors que s'entremêlent, entre autres, l'influence des pratiques religieuses populaires et des traditions locales, et, d'autre part, la valeur intrinsèque d'une telle éducation et le plaisir qu'elle procurait à ceux qui en bénéficiaient. Cinq chapitres thématiques déroulent l'un après l'autre leurs arguments selon un ordre chronologique qui, malheureusement s'arrête à la fin des Ming au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, sans qu'une telle limitation soit annoncée dans le titre de l'ouvrage.

L'introduction (chap. 1) survole les idéaux de l'éducation chinoise : le perfectionnement de soi-même en même temps qu'une implication sociale, le tout modelé par l'idéologie confucianiste dont le conservatisme a contribué à maintenir la stabilité du monde chinois. Au chapitre de l'histoire institutionnelle (chap. 2), sont, en première partie, traités les différents types d'écoles, dynastie après dynastie depuis l'Antiquité – institutions impériales, privées, locales, de niveau élémentaire, moyen, supérieur ou académique, avec leurs objectifs propres et les difficultés auxquelles elles se sont

heurtées ; sous les Sui et les Tang, à partir du VII<sup>e</sup> siècle, l'éducation passe à l'ombre du temple confucéen local et le système se répand en Corée, au Vietnam et au Japon ; à partir des Song au X<sup>e</sup> siècle, l'enseignement devient le marche-pied conduisant aux examens d'État ; sous les dynasties de conquête des Jin (Jürchen) et des Yuan (Mongols) aux XII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècles, le système éducatif doit prendre en charge aussi l'enseignement de la langue de la classe dirigeante non-chinoise, tandis que chez les autochtones se développe un sentiment national chinois ; à la dynastie mongole, revient l'introduction d'écoles de communautés (*shexue*) destinées à atteindre l'ensemble de la jeunesse chinoise en âge d'être scolarisée et qui, sous les Ming à partir de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, deviennent universelles ; les sociétés intellectuelles locales et les académies sont d'ailleurs, à cette époque, fortement impliquées dans l'éducation populaire, mais l'autoritarisme gouvernemental, de plus en plus marqué, interdit tout activisme un tant soit peu politique. La seconde partie de ce même chapitre 2 analyse la genèse du système des examens introduisant aux services civils qui ont fait la gloire de la Chine impériale, et les programmes en sont donnés pour les Han et les Tang ; même les dynasties de conquête jürchen et mongole ont appuyé le système (les Mongols à partir de 1314), avec un cursus et des quotas pour les étrangers distincts de ceux des Chinois ; l'on doit aux Yuan l'affirmation définitive de l'orthodoxie néo-confucéenne défendue dans les examens sur la base des commentaires que Zhu Xi (1130-1200) a apportés aux vénérables classiques de l'Antiquité ; et aux Ming la pratique des essais formels dits « à huit membres », l'absolutisme des Ming contribuant, en outre, à renforcer le rôle des examens dans la formation d'une méritocratie orthodoxe.

Le chapitre 3 brosse l'ensemble du développement de la pensée chinoise dans tous ses aspects, depuis Confucius et les sages de l'Antiquité, la transmission des textes classiques, les interférences bouddhistes et taoïstes, l'idéal aristocratique de l'éducation familiale, les programmes universitaires aux IV<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles, l'apparition de nouvelles disciplines comme l'histoire et la littérature, jusqu'à la standardisation et la codification des cinq Classiques et des rites gérant la construction de l'orthodoxie sous les Song, jusqu'au prosélytisme populaire de haut niveau ou à l'antinomie entre une éducation néo-confucéenne utilitariste et l'érudition pure, ou encore à la constitution de la théorie des « Trois Enseignements » unifiés – confucianisme, bouddhisme, taoïsme. L'éducation néo-confucéenne est détaillée depuis la découverte de l'enfance, une caractéristique des Song, jusqu'à la formation des maî-

tres. En ce chapitre aussi, les apports propres à l'époque des dynasties de conquête, mongole tout spécialement, sont examinés, dans les domaines du confucianisme, du bouddhisme Chan, du taoïsme, avec une honnêteté et une ouverture de pensée bien rares chez un spécialiste des traditions intellectuelles chinoises (p. 155, Yelü Chucai, le conseiller auprès du fils de Gengis-khan Ögödei – et non pas Ögotai – n'est pas un Tangut mais un membre de la défunte famille royale kitan). Sous les Ming, tandis que le despotisme s'installe, le néo-confucianisme prend sa forme définitive, grâce à Wang Yangming (1473-1529) tout particulièrement. Il met une emphase sur l'introversion et la recherche métaphysique, sur la bonté naturelle et la connaissance morale innée. Avec l'encouragement impérial, les livres de morale se multiplient. L'extrême ritualisation de l'époque suivante se prépare.

Alors que tout semble dit sur le sujet, le livre n'en est encore qu'à la moitié. Un chapitre plus court que les précédents (chap. 4) traite de la joie d'apprendre à travers les lectures proposées aux étudiants à chaque époque, et de l'encouragement au travail obstiné et à la diligence qu'ils reçoivent régulièrement, tandis que l'amour des livres s'exprime dans de belles collections impériales ou privées. Puis le regard (au riche chap. 5) se tourne vers l'alphabétisation et l'éducation littéraire et pratique des jeunes enfants, avec une présentation des manuels élémentaires qui ont modelé l'esprit génération après génération, comme le « Classique des trois caractères » des Song (le fameux *Sanzijing*) ; une longue section au sein de ce chapitre s'intéresse au rôle de la famille et du lignage dans l'éducation élémentaire, et aux instructions qui leur sont proposées ; enfin est discutée la transmission du savoir technique, au premier rang duquel se placent la médecine et l'astronomie, par la tradition familiale, les livres, les maîtres. Le dernier chapitre avant la conclusion est volumineux (chap. 6). Il envisage l'ultime face du sujet, les étudiants eux-mêmes. Le rapport quasi-familial de maître à élève, essentiel dans l'idéal du confucianisme primitif, se définit en termes nouveaux sous les Tang par l'effet de l'éducation dispensée par les monastères bouddhiques et taoïstes, mais aussi du besoin d'appuis politiques que les étudiants non nobles recherchent pour assurer leur réussite aux examens et leur carrière future. L'époque Song est le grand âge de l'éducation confucéenne ; les écoles officielles et les académies se multiplient, tandis que les relations entre maître et élèves deviennent, sauf cas particuliers, de plus en plus formelles en raison du grand nombre d'étudiants. Sous les dynasties de conquête,

une attention spéciale est apportée à l'entretien des écoles officielles. Sous les Ming, le système des examens est si solidement établi qu'il signifie un contrôle gouvernemental accru et, en contre-partie, une lutte des intellectuels pour maintenir leur autonomie ; un autre trait de l'époque est l'orientation des académies vers l'éducation populaire. La seconde partie de ce chapitre traite, elle, d'un thème inattendu à l'époque pré-moderne : les mouvements étudiants, virulents à l'époque Han d'abord, puis sous les Song dans les années 1120. L'autocratie Ming a plus tard tué tout activisme proprement étudiant. Par ailleurs, l'opposition, durement réprimée en 1625, de l'académie Donglin à l'idéologie officielle sera le fait d'intellectuels et non plus d'étudiants. La conclusion ouvre quelques aperçus stimulants dans une comparaison entre Est et Ouest. En Chine, à partir de la diffusion de l'imprimerie par xylographie vers la fin du VI<sup>e</sup> siècle, la tradition écrite a modelé le système méritocratique de recrutement des fonctionnaires civils, en dépit des diversités locales, et a donné du poids à l'érudition documentaire, ce qui n'a pas empêché l'individu de trouver la paix dans le perfectionnement moral.

On le voit : le présent manuel, tout en se concentrant sur l'éducation, aborde en fait l'ensemble de l'intellectualité chinoise, depuis l'Antiquité jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle, qu'il présente successivement, d'une manière vivante, sous ses cinq aspects différents. Si le lecteur est décontenancé par la fragmentation d'événements historiques ou philosophiques partagés entre les problématiques des chapitres séparés, comme c'est le cas pour les difficultés qu'a rencontrées l'académie Donglin face à l'autoritarisme des Ming, il peut commencer par consulter une histoire continue de la pensée chinoise, la meilleure étant celle d'Anne Cheng (malheureusement non citée dans le présent travail : *Histoire de la pensée chinoise*, cf. *Arch.* 106.15). Mais en ce qui concerne le développement de la pensée et de la société dans leurs liens multifformes avec l'éducation, il n'existait jusqu'à présent aucune vaste fresque comparable à celle-ci, d'autant qu'elle intègre les époques des dynasties de conquête, si habituellement négligées, pour ne pas dire passées sous silence.

Françoise Aubin.